ARTHUR RUBINSTEIN

La fraîcheur, c'est le miracle de ce vieil homme. Dans le jeu d'Arthur Rubinstein, chaque image semble découverte pour la première fois, dans la griserie d'un premier amour : Eusebius rêveur, le nez en l'air, et, la seconde fois, encore plus dans la lune ; Florestan emporté, enthousiaste, s'arrêtant une seconde, dubitatif, et repartant de plus belle ; Coquette, avec cette saveur de fillette jouant à la marelle ; Pantalon facétieux et Colombine mousseuse à souhait ; *Aveu*, avec cette *Promenade* qui la suit et en a l'air encore tout ébranlée.... Arthur Rubinstein avait-il déjà joué le *Carnaval* de Schumann ?

Même dans une œuvre simplement exquise comme la *Sonate en mi bémol*, op. 31, n° 3, de Beethoven, le fond pianistique brille de richesses : dans l'équilibre parfait où chaque note trouve son « instant », sa couleur et son poids, se dévoile l'extrême puissance, contenue ou libérée, source de ce grand calme dont toute nervosité est absente, où se reflètent une gravité tendre, un charme sans illusions ni désillusions, une candeur et une joie d'enfant.

Les pièces de Debussy, si limpides, sans toutefois la transmutation de phrasé et de toucher d'un Gieseking, ces Chopin, dont le suprême scintillement intérieur apprivoise les houles hallucinantes du *Troisième Scherzo*, le *Scherzo-valse* de Chabrier évoquant à miracle des scènes de Manet, Monet ou Rousseau, quelle merveilleuse image de l'homme donne ce vieux monsieur, superbe de droiture, et qui, en saluant de trois grands gestes de bras, semble donner le signal d'un envol de colombes ! — J. L.